

CHAPITRE IV.
UNE MISSION.

CHAPITRE IV.
UNE MISSION.

Ils marchaient avec une étonnante vitesse. Dès que le colporteur apercevait quelqu'un sur la route, il courbait son dos et baissait la tête; mais sitôt qu'il était sans témoins, il se redressait et reprenait un air de dignité. Ils arrivèrent en silence auprès du mont Wawel, sur lequel s'élève la majestueuse capitale de l'ancienne Pologne. La Vistule

baigne le pied de la montagne et celui des riches boulevardiers qui entourent la ville.

Ici le Juif quitta la grande route qui conduit à la porte de Saint-Florian, et se dirigea, par des chemins étroits et sinueux, vers une chétive cabane habitée par quelques uns de ses coreligionnaires. Cette cabane était bâtie sur le haut de la colline et cachée par des arbres, de sorte que de l'intérieur on pouvait, sans être aperçu, voir la ville avec ses quarante églises, ses mille tours et ses coupes. De l'autre côté, l'œil ne s'arrêtait que là où les flots de la rapide Vistule semblaient se confondre avec les nuages lointains. Mais nos voyageurs n'avaient pas le temps d'observer la beauté des perspectives. Leurs pensées se portaient vers Ben-Himmel et Esterka; d'ailleurs les cris terribles qui s'élevaient du centre de la ville absorbaient leur attention, cris semblables aux sifflements de l'orage et

aux mugissements de la tempête : on eût dit, à ce fracas, que les vieux monuments allaient s'écrouler ; que les lourds châteaux allaient se briser en renversant les murailles qui entouraient la résidence de Kasimir. C'étaient les clameurs du peuple, les vociférations de la foule, qui, en se pressant autour des Juifs arrêtés, demandait vengeance et voulait leur mort. Hommes et femmes, enfants et vieillards, accouraient en menaçant, en grondant, tels que des bêtes féroces qui auraient eu soif de sang.

Quel Juif eût été assez téméraire, ou plutôt assez fou pour s'aventurer au milieu de la foule ainsi exaspérée. Le colporteur le sentit, et malgré le désir qu'il avait de se rendre de suite dans la ville, il entra dans la cabane.

Une vingtaine d'Hébreux y étaient réunis, mais tellement occupés de leurs prières et

de leurs gestes symboliques, qu'ils ne firent aucune attention aux deux nouveaux arrivants.

Le colporteur, sans les déranger, se mit au milieu d'eux et joignit avec ardeur sa voix à leurs chants religieux, les accompagnant de mouvements convulsifs et de gémissements, et tournant la face vers l'Orient, selon l'usage des Israélites. Quelquefois seulement il jetait un regard du côté de la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la ville.

Au milieu de la foule qui hurlait en demandant les victimes, on apercevait un cavalier d'une taille majestueuse, monté sur un coursier; ses cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, et sa barbe noire ajoutait quelque chose de grave à sa figure naturellement douce, mais alors courroucée. C'était le roi...., le roi qui luttait contre la fureur du peuple.

— Les coupables seront brûlés... Je chasserai les Juifs de la Pologne s'il est vrai qu'ils ont besoin de sang chrétien pour leurs cérémonies sacrilèges, mais je veux qu'ils soient convaincus avant d'être punis!

Ainsi parlait Kasimir.... Tantôt il cherchait à persuader, tantôt il priait, tantôt il menaçait. S'adressant aux paysans et aux ouvriers :

— Retournez, mes enfants, retournez à vos travaux, disait-il, fiez-vous à la justice de votre monarque.

Puis, interpellant un ecclésiastique qui pérorait au plus fort du tumulte :

— Que fais-tu ici, prêtre Martin? reprends à l'instant le chemin de ton cloître, car, si tu continues à exaspérer ce peuple, je t'enverrai déclamer au fond de la rivière. Et vous, monsieur le grand-veneur, retenez votre langue, ou je vous prouverai que, si je to-

lère des courtisans qui me servent sans intelligence ou sans zèle, je ne saurais pardonner aux coupables qui égarent mes bons habitants de Krakovie.

De même qu'un rempart qui résiste aux assiégeants, de même qu'un rocher qui repousse les vagues furieuses, ainsi Kasimir s'opposait seul à cette multitude dont la rage approchait du délire.

Elle continuait à vociférer, mais elle respectait Kasimir.

Et Kasimir permettait bien que le peuple jouit, de temps à autre, de sa souveraineté, il lui laissait bien élire ses juges, ses administrateurs, mais il n'aurait jamais souffert qu'il fit les fonctions de bourreau.

Tout à coup, dans la cabane, les Juifs interrompent leurs prières, l'espoir brille sur leurs fronts, des larmes de joie coulent de leurs yeux. Ils viennent d'apercevoir le col-

porteur ; ils se donnent la main, ils s'embrassent, et tous ensemble se tournent vers lui en criant : *Ben-Joseph, Ben-Joseph! ils sont sauvés! Dieu nous a entendus!*

En effet, la foule se dispersa, les cris cessèrent, Ben-Himmel et Esterka furent conduits sains et saufs dans la tour qui servait de prison. En ce terrible moment, les Juifs considérèrent l'emprisonnement comme un salut, et l'ajournement du supplice comme certitude de délivrance.

Après les premiers épanchements de leur joie, ils remarquèrent la présence de l'inconnu, et d'un air sombre répétèrent entre eux le mot *goïm*, ce qui signifiait que parmi les élus se trouvait un étranger, un païen. Mais Ben-Joseph ayant murmuré quelques paroles en langue hébraïque, la sécurité reparut aussitôt et la joie avec elle. Il se promena pendant une minute, seul et pen-

sif ; on voyait que son cœur était ému et que sa tête travaillait. Bientôt il s'arrête. Ses compagnons font silence, l'écoutent avec respect et sortent de la cabane à son signal.

L'inconnu, resté seul avec le colporteur, comptait tristement les instants : lui aussi souffrait. Il n'avait fait attention ni aux prières, ni aux transports des Israélites, et il était encore absorbé dans une profonde rêverie quand Ben-Joseph le réveilla par cette question :

— Etes-vous noble ?

— Non, répondit l'inconnu. Et une rougeur subite colora ses joues ; car, malheureusement, en Pologne, quiconque ne possède pas un blason n'y jouit que d'une considération très médiocre. Cependant ce qui lui paraissait un sujet d'humiliation était loin de l'être aux yeux du Juif. Ce dernier sourit ironiquement comme s'il eût voulu dire :

Insensé ! si du moins il regrettait de n'être point descendu de Salomon ou de David : mais non, il rougit de ce que son père ou son aïeul n'a pas tué quelques misérables soldats sur un champ de bataille ; sa honte vient de ce que ses ancêtres n'ont pas fait succomber de pauvres serfs sous l'excès du travail et de la souffrance.

— Avez-vous voyagé ?

— Je suis allé à Dantzic.

— C'est bien, répliqua le Juif avec un visible contentement ; car, dans son opinion un noble, non plus qu'un homme qui n'aurait jamais quitté Krakovie, ne pouvait pas remplir la mission dont il voulait le charger.

Le colporteur interrogeait avec un ton de supériorité, et l'inconnu répondait sans hésitation ni répugnance. Ayant pris la résolution d'aider le Juif, et convaincu que celui-ci possédait des moyens extraordinaires, il était

résolu à se conformer entièrement à ses plans et à sa volonté.

— Ecoute, dit Ben-Joseph, après une courte pause, tu vas partir pour te rendre au château. Tu demanderas à parler au roi; Rokiczana, maîtresse de Kasimir, s'y opposera, en alléguant que le roi est fatigué. Alors tu feras valoir que tu as un superbe diamant à vendre, une de ces pierres précieuses dont la reine de Saba fit présent jadis au roi Salomon, et qui fut conservé soigneusement par les Juifs de Jérusalem pour être offert à la femme du plus puissant monarque de la terre. Elle voudra voir ce trésor, ensuite elle voudra l'acheter.; tu t'en rapporteras à sa générosité. Eblouie par la magnificence du diamant, elle oubliera que le roi a besoin de repos..., et tu pourras parler à Kasimir...

— Je comprends, interrompit l'inconnu,

alors je raconterai au roi ce que j'ai découvert; je lui parlerai de cette trace sur la neige qui conduisait au cloître de Saint-Dominique.

— Du tout., du tout.; cela ne servirait à rien.

Puis, se tournant vers la rivière, Ben-Joseph poursuivit en ces termes :

— Vois-tu, au bord de la Vistule, ces sables où l'herbe ne saurait croître, où jamais l'oiseau n'a reposé son aile, où le plus chétif insecte ne saurait vivre?

— Je vois.

— N'est-ce pas que vos compatriotes désignent cet endroit par le nom de *terre maudite*?

— Oui., oui., le *lit de Satan*.

— Eh bien! tu diras à Kasimir que pour ce terrain délaissé, ingrat, pour ces sables maudits, tu lui donneras autant d'or que son

royaume entier lui rapporte de revenus en dix ans, à une condition.., à une seule, c'est qu'il permette aux Juifs d'y bâtir des maisons, et promette de respecter et faire respecter leurs propriétés. Assure le roi que sur ce lit de Satan s'élèvera une ville à mille maisons, à mille greniers, à mille fabriques; ajoute que, chaque année, des bateaux arriveront et repartiront, exportant les produits de la Pologne et important en échange les richesses d'Occident; dis enfin que, chaque jour, un million d'individus qui meurent aujourd'hui de misère prieront Dieu pour le monarque qui aura bien voulu leur abandonner des sables sans valeur..., une aride grève.., un lit de Satan...

— Comment puis-je tromper mon souverain, moi qui suis pauvre?

— Tiens, voici le diamant destiné à Rokiczana. Toutes les pierreries qu'elle porte

dans son diadème ne valent pas la vingtième partie de ce trésor. Quant au roi, s'il te demande des garanties pour le paiement, tu pourras lui indiquer un chariot qui sera placé dans la grande cour du palais; sur ce chariot se trouvera une caisse et assez d'or... pour faire honneur à ta parole...

— Après.., ne dois-je rien dire d'Esterka..?

— Oh! oui, oui..., parle, alors, parle.... Kasimir n'eût pas prêté l'oreille aux lamentations d'un humble suppliant; mais les discours du riche, de celui qui peut acheter les terrains maudits pour y bâtir des villes.... Oh! sois-en certain, tu seras écouté!

— Mais comment concilier la simplicité de mes vêtements avec ces immenses richesses?...

En ce moment, les Juifs que nous avons vus sortir revenaient amenant un beau cheval et un chariot chargé d'une caisse pleine

d'or et d'argent : ils apportaient aussi des habillements neufs.

— Ce cheval et ces habits sont pour toi.

— Où nous reverrons-nous ? demanda l'inconnu en endossant un zupan polonais.

— Ne t'inquiète pas ; je saurai te retrouver.

CHAPITRE V.

ROKICZANA.

— Qu'ai-je fait ? de quelle mission me suis-je chargé ? se disait l'inconnu tandis qu'il approchait du château royal. Est-ce juste, est-ce prudent de tromper le monarque ? Il est humain et généreux pour ceux qui ont confiance en lui, mais sévère quand on abuse de sa bonté. Il cause familièrement avec le plus pauvre de ses sujets, mais il fit jeter à